

## Avant-propos

### Leur nature et la nôtre

L'idée a germé en 2019-2020, sinon avant, dans les cerveaux fertiles de Pièces et main d'œuvre : « et si nous sommes, qui sommes-nous ? »

Autrement dit, s'ils veulent exister dans le « débat public » et ce qu'il convient d'appeler le « débat d'idées », comment doivent se nommer ceux qui tiennent, indissolublement, pour la nature *et* la liberté, tout en se réclamant de la critique anti-industrielle ? Mais ce nom, ils ne pouvaient le choisir qu'en exposant d'abord au lecteur leur héritage littéraire, philosophique ou artistique. D'où la constitution d'une bibliothèque à la façon populaire et si souvent décriée par les cuistres, des manuels Lagarde et Michard : une œuvre telle qu'elle vaut pour nous, replacée dans le contexte d'une vie. Indifférents à l'air du temps, nous avons trouvé quelques vertus à procéder ainsi par une suite de notices bio-bibliographiques. Avant tout, celle de cerner le concept de « nature » par contraste avec ce qui s'en dit aujourd'hui chez les penseurs et militants prétendus « écolos ».

Le *champ* était encombré. Il y a cinq ou six ans, vaguelette éditoriale, les « collapsologues », ingénieurs et consultants experts en survie par temps de catastrophe, paradaient sur les étals de livres en « sciences humaines », bandeaux promotionnels et vidéos Youtube à l'appui. Ils servaient une salade de résilience et de spiritualité New Age, pimentée de catastrophisme scientifique dans la lignée du rapport Meadows de 1972 (œuvre des technocrates du Club de Rome). Promus dans les pages « Idées » du journal *Le Monde*, en « lanceurs d'alerte » indiquant le cap de la « transition écologique », c'est-à-dire de l'approfondissement de la domestication technologique de la nature, les « collapsologues » n'ont eu que le mérite d'exprimer l'état de la conscience écologique de masse dans le premier quart du XXI<sup>e</sup> siècle — la « génération climat ».

Une cinquantaine d'années après *La Gueule Ouverte* (Pierre Fournier) et *Survivre* (Alexandre Grothendieck), il était loisible de mesurer les progrès de la critique du totalitarisme industriel – ainsi que ceux de sa récupération<sup>1</sup>.

Puis, sur les tribunes du *Monde*, de *France Culture*, de *Telerama*, de *Reporterre* et de tout ce que l'intelligentsia progressiste peut produire de plus sirupeux, les élèves, disciples et amis des deux « intellectuels totémiques » Bruno Latour et Philippe Descola prirent la suite. Le premier, catholique et sociologue des sciences de réputation internationale, directeur du Media-Lab de Sciences-Po, est sorti sur le tard des réseaux universitaires en dissertant sur « Gaïa » et le « nouveau régime climatique », en lieu et place de la « nature ». Gaïa, d'après la déesse Terre chez les Grecs, étant le nom de code publicitaire adopté par le physicien nucléariste James Lovelock pour sa théorie cybernétique, dans son *best-seller* technologiste, *L'Hypothèse Gaïa*.

---

<sup>1</sup> Voir Marius Blouin, « La marée verte et ses épaves. Les ennemis de la nature », 13 décembre 2021, et trois livraisons suivantes, le 17 septembre 2022, le 14 octobre 2022 et le 26 octobre 2022.

Dans les commentaires de Latour, la nature est moins une réalité sensible qu'une *construction*, inopérante de surcroît, autrement dit incapable de saisir les liens qui se tissent sans cesse à la surface de la Terre entre l'humain, le « non-humain » et les créations artificielles, sur un plan dénué de toute hiérarchie. Gaïa, c'est avant tout la planète-réseau, et en ce réseau vous avez sans doute des rapports aussi intimes avec les clés de votre voiture autonome ou avec votre *smartphone* qu'avec votre chat — et d'ailleurs, quel est le véritable statut *ontologique* de ce dernier si, conformément à la législation, il porte une puce sous-cutanée ? Où cesse le naturel, où commence l'artificiel ? Sans grossir le trait, c'est à ce genre d'embrouillaminis « dérangement » que conduisent les élucubrations de Latour.

Ses écrits rencontrent alors ceux de l'anthropologue Philippe Descola, élève de Lévi-Strauss. De son *terrain*, à la fin des années 1970, chez les Jivaros Achuar d'Amérique du Sud, il a ramené l'idée que la nature n'existait pas. Non pas, bien sûr, au sens où les plantes, les animaux, les éléments, le soleil, la lune ou la Terre n'existeraient pas, mais au sens où *la notion* elle-même ne serait qu'une catégorie propre à un groupe humain déterminé (« les Occidentaux »), sans nul ancrage plus profond pour l'humanité.

En réalité, le mot désigne, chez l'anthropologue, une manière pour l'homme occidental — plus précisément l'homme de la révolution scientifique des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles — de se rapporter à ce qui n'est pas lui (c'est-à-dire aux animaux, aux végétaux, aux éléments de la vie — microbes, bactéries —, *mais encore aux artefacts*) en le mettant à distance, face à face, pour mieux assurer la supériorité de l'homme doté d'esprit sur la sphère indifférenciée des objets. Puisque les cosmologies, c'est-à-dire l'ordonnement des êtres du monde selon une représentation propre à un peuple, varient en fonction des aires géographiques et culturelles, la « nature » n'existe pas en ce sens pour un Achuar, par exemple, dont la cosmologie est animiste. Ainsi, *de son point de vue*, un indigène jivaro ressemblerait davantage à un jaguar qu'à un observateur étranger venu enquêter sur les mœurs de sa tribu. Il n'y a pas d'un côté les humains, de l'autre la nature. Fin du dualisme si souvent enseigné dans les classes de philosophie.

Soit. Mélangez en proportions variables, selon les affinités, ces deux thèses. Déversez plus ou moins de déconstruction latourienne ou de décentrement anthropologique, un sens du compromis plus marqué ici, quelques pointes anti-capitalistes là, et vous obtenez la bouillabaisse du « descolatourisme ». L'influence est directe chez ces universitaires qui appellent de leurs vœux « d'autres manières d'être vivant » ou signent leur nouveau volume chez Actes Sud dans la collection « penser comme » (un sanglier, un chêne, un rossignol, du plancton, etc.), copie industrielle du « penser comme une montagne » suggéré par le forestier américain Aldo Leopold dans son *Almanach d'un comté des sables* (1949). Elle est indirecte, produit de plusieurs filtrages, chez ces anti-capitalistes, écologistes, antifascistes et queeristes, qui s'autoproclament « la nature qui se défend », « les secousses de la terre qui se soulève » ; et, ce qui est plus à porter à leur crédit, tentent parfois le retour à la terre afin d'inventer des manières « déviantes » d'être agriculteur<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> Voyez ceci, pour l'édification des communautés Mnong du Viêt Nam étudiées par Georges Condominas, et leurs pareilles à travers le monde depuis des millénaires : « l'agriculture, c'est

Des travers demeurent : le rejet de la nature ou, dans le meilleur des cas, une tolérance méfiante à son endroit – une *biophobie* pour le coup<sup>3</sup>. Car derrière la nature se profile « l'ordre naturel ». Or, qui dit ordre naturel dit hiérarchie, domination, discrimination encore, inscrites dans les faits de nature. Bref, l'hydre fasciste pointant sa gueule immonde. Mais, comme le reconnaissent les circonlocutions des « Soulèvements de la terre 4 », la nature, selon son étymologie latine *natura* qui renvoie à la puissance de ce qui naît, c'est aussi la profusion, la multiplicité des formes vivantes, la régularité *et* l'excentricité, la survie des plus aptes *et* l'entraide (voyez Kropotkine<sup>5</sup>), l'indifférence, la cruauté *et* la beauté. Bref *ce qui est à naître*.

Ainsi, la nature n'obéit pas à des lois strictement mécaniques et déterministes, de sorte qu'en droit tout pourrait y être prévisible moyennant la connaissance des causes des phénomènes. Quant à son « ordre », il crée sans cesse du « désordre » et s'en développe. Rien de plus vrai, rien que nous ne partagions davantage. Cependant, comment concilier cette vérité, soulignée *dès l'origine philosophique de la notion de nature*, avec l'accusation de proto-fascisme ? Voilà qui embarrasse nos queeristes et descolatouriens. D'où leur substitution de la notion de nature par celle de « vivant », réputée plus inclusive.

Cette promotion du « vivant » venant sanctionner chez eux la fin de ces dualismes qui ont trop soutenu la pensée hiérarchique : société *versus* nature ; humain *versus* animal ; masculin *versus* féminin, mais aussi vie *versus* artifice. Piètre pensée qui ne voit qu'inégalité dans la différence et la distinction. Qui ne voit d'égalité que dans l'identité et l'uniformité.

Avec le « dépassement » de cette distinction<sup>6</sup> entre artifice et vie, la promotion descolatourienne du « vivant », et son affirmation corrélatrice que la nature « n'existe pas », se leste d'implications politiques. Nul ne les a exposées avec plus de candeur que Philippe Descola lui-même, interrogé sur l'hybridation des êtres humains avec les techniques :

« C'est mon métier, en tant qu'anthropologue, que d'essayer de comprendre la diversité des manières d'être humain dans le monde. Une nouvelle manière d'être humain

---

surtout un truc de mecs cis blancs », comme le rappelle un des jeunes queers ruraux interrogés par la sociologue Constance Rimlinger dans son livre *Féministes des champs*, PUF, 2024. Citation par Lucile Dumont, « Lesbiennes, queers. Quand des minorités retournent à la terre », *Reporterre*, 5 juillet 2024.

<sup>3</sup> Cf. Pièces et main d'œuvre, « La biophobie tue », oct. 2022, sur [www.piecesetmaindoeuvre.com](http://www.piecesetmaindoeuvre.com)

<sup>4</sup> *Premières secousses*, La Fabrique, 2024.

<sup>5</sup> Cf. Renaud Garcia, *Notre Bibliothèque verte*, vol. I, Service Compris, 2022 et *La nature de l'entraide*, ENS éditions, 2015.

<sup>6</sup> Celle que nous avons apprise d'Aristote, qui comprend la nature comme un principe interne de changement dans les êtres du monde, qui les distingue ainsi des artefacts : « chaque être naturel, en effet, a en soi-même un principe de mouvement et de fixité, les uns quant au lieu, les autres quant à l'accroissement et au décroissement, d'autres quant à l'altération. Au contraire, un lit, un manteau ou tout autre objet de ce genre, en tant que chacun a droit à ce nom, c'est-à-dire dans la mesure où il est un produit de l'art, ne possèdent aucune tendance naturelle au changement » *Physique*, II, 1.

dans le monde, maintenant, va probablement consister à être des humains augmentés. Cela nous rendra-t-il moins humains ou plus humains par ailleurs ? Je ne pense pas qu'on devienne moins humain parce qu'on peut s'augmenter par toutes sortes de prothèses. Ce qu'on appelle l'« hominisation », c'est tout simplement la délégation – André Leroi-Gourhan l'a bien montré – de fonctions organiques à des objets, leur externalisation. Un perceuse, un chopper, tous ces objets-là, même les plus simples, remplissent bien plus efficacement certaines fonctions que si on les accomplissait sans outils. Ce n'est pas seulement humain, puisque pas mal d'espèces se servent aussi d'outils qu'ils façonnent.

On assiste simplement à un mouvement qui voit cette externalisation s'internaliser ; l'usage de ces outils va rendre possibles certaines choses qui ne l'étaient pas auparavant. Que des fantasmes prométhéens de vie éternelle viennent se greffer là-dessus, cela me paraît dérisoire. Je pense que ce mouvement d'hominisation ne peut qu'aller dans ce sens-là. Et il ne pourrait être freiné, encore une fois, que par des considérations morales de type religieux<sup>7</sup>.»

Notre professeur au Collège de France feint d'ignorer la distinction entre technique et technologie, sans cesse rabâchée par Pièces et main d'œuvre (mais il faut croire qu'elle est difficile à saisir, tant les mécompréhensions persistent<sup>8</sup>), pour mieux avaliser l'automatisation de l'humain et rejeter toute critique de l'emprise technologique du côté des bondieuseries. La nature virgine contre la technique, ou la création divine contre l'œuvre du diable, c'est à l'évidence un schéma mental confortable. Hélas, ce n'est pas le nôtre.

En revanche, on saisit mieux, à l'aide de telles déclarations, ce qui advient lorsqu'on supprime la nature au profit des « manières d'être vivant ». Ce qui demeure en réalité, c'est la technologie, pierre angulaire de l'industrialisme (la triple alliance de l'État militarisé, du capital et de la conquête scientifique). Grattez, par ailleurs, sous la surface de Gaïa, et vous trouverez le modèle cybernétique des réseaux de communication. Autrement dit, la science du pilotage des humains et des non-humains au sein d'un superorganisme. La totalisation par l'information<sup>9</sup>. Ainsi, hormis quelques mises en garde contre d'éventuels « mauvais usages » de telle ou telle technologie, les descolatouriens n'ont-ils rien à dire sur l'emballage technologique, la contrainte numérique des masses, la réduction de la pensée à l'information et le transhumanisme (banques de gamètes, diagnostic pré-implantatoire, séquençage génomique, création de chimères génétiques, interfaces cerveau/ machine, utérus artificiel, etc.).

À nos yeux, c'est pourtant le front principal de la politique contemporaine, aussi invisible que l'éléphant dans le magasin de porcelaine. Pour eux, officiellement du moins, il ne s'agit que d'un phénomène secondaire qui confine au dérisoire. Cela au motif — mentionné par Descartes dans ses *Principes de la philosophie* (IV, art. 203) — que les

---

<sup>7</sup> Philippe Descola, réponses à François L'Yvonnet, *Le sport est-il un jeu ?* Robert Laffont, 2022. Reproduit sur le site des *Amis de Bartelby*, 20 janvier 2024.

<sup>8</sup> Pour évoquer semblable mécompréhension, et parmi tant d'autres efforts de clarifications, voir Pièces et main d'œuvre, « Lettre au Monde Libertaire », le 27 février 2019.

<sup>9</sup> On trouve quelques développements critiques sur ce point, autour de l'œuvre de Bruno Latour, dans R. Garcia, *La collapsologie ou l'écologie mutilée*, L'Échappée, 2020.

choses artificielles sont « avec cela » naturelles ; ou encore qu'il n'a jamais existé que de l'hybridation entre les humains et leurs artefacts, dans une (pseudo) continuité entre l'utilisation d'une paire de lunettes ou d'une hache et le maniement d'internet ou des ciseaux génétiques CRISPR-CAS-9. Puérile et négligeable, donc, la course aux moyens pour imposer sa puissance ; quant à la machination des humains afin de les intégrer à la machinerie industrielle, elle ne serait qu'un prétexte à lamento sentimental à la manière de Jean-Jacques Rousseau.

Oubli majeur et coupable. L'écologie des « ennemis de la nature », sous ses guises anti-capitalistes, anti-fascistes, « décoloniales », ou tout autre adjectif inclusif que l'on voudra, bute sur le réel de la technologie. Elle s'accommode ainsi de la force qui, plus qu'aucune autre, bouleverse les milieux naturels, les cultures, l'esprit et le corps des hommes. Au lieu d'un retrait, d'une sécession ou d'une critique frontale et désabusée (vivre à la fois dans ce temps et contre son temps), ces vieilleries dualistes *so frenchy* qui opposent l'homme et la machine, comme le déplore l'écrivain Alain Damasio<sup>10</sup>, l'écologie biophobe propose détournements et retournements de la puissance industrielle : un alter-numérisme, un usage intelligent et « ami » de l'Intelligence Artificielle ou pour les plus « déviants » une reproduction artificielle de l'humain auto-gérée en ateliers Do It Yourself.

Leur nature, cette nature-là, suspectée puis combattue, n'est pas la nôtre. Et pour cause, elle rend possible cette invention orwellienne : *une écologie sans nature et contre-nature* ; une écologie technologiste. Une fois cette fraude démasquée, le changement de perspective donne le vertige. Quant à nous, nous entendons par « nature » l'englobant universel. Prise en ce sens, la nature n'est pas le « monde ». Non parce qu'elle le transcenderait à la façon d'un dieu, mais parce qu'elle relève de l'infini, là où le monde (le *cosmos*) est structuré et cerné d'une limite. La nature, c'est à la fois le Tout, l'infini et la puissance créatrice de ce qui est, dans sa prodigalité.

Les Grecs anciens, dits « antésocratiques » (ou, plus communément, « présocratiques »), en ont eu l'intuition, sous la dénomination de la φύσις (*physis*) : une source génératrice universelle, « éternelle et sans vieillesse », dit Anaximandre (environ 610-546 av. J-C) ; la donatrice de la vie, par la naissance, et corrélativement de la mort. Il n'est rien de sûr, dit ainsi Critias (environ 460-403 av. J-C), sinon que « mourir est le lot de celui qui est né ».

Quant à Héraclite (environ 544-480 av. J-C), il exprime la nature de la nature (son caractère premier) par la métaphore du fleuve. Cette dernière image nous donne la mesure de la prétendue « révolution théorique » descolatourienne, opposée à tous les dualismes. Le Fleuve d'Héraclite exprime la nature tout entière considérée dans son devenir. Nous ne restons pas à l'écart du fleuve, sur la berge. L'homme en fait partie tout autant que les autres êtres. On comprend pourquoi, dès le départ, notre bibliothèque verte a fait d'Épicure et des épicuriens ses références antiques (sans compter Hésiode et sa théogonie, et avant de creuser, comme vous le verrez dans ce volume, plus profond

---

<sup>10</sup> Comme dans cette sentence : « Redisons-le : une authentique technocritique ne peut se contenter d'être réactionnaire ou négative. Elle doit aussi esquisser ce que serait une technologie positivement vécue ». Cf. A. Damasio, *Vallée du silicium*, Albertine/ Seuil, 2024.

encore dans nos racines humaines). En effet, par-delà la parenthèse platonicienne, quelque chose de la pensée originaire de la φύσις demeure chez Épicure, penseur de la nature imprévisible et libre — en dépit de sa volonté de connaissance par réduction de la matière à l'atome. D'où cette sagesse qui reconnaît l'unicité, la singularité de la naissance dans la nature. « Il n'est pas possible de naître deux fois, et il faut n'être plus pour l'éternité », dit le sage (*Sentence vaticane* 14). Dans le jardin d'Épicure, cette condition existentielle implique de réfléchir sur le bon usage du corps, sur nos liens aux autres et notre dépendance au fantasme de toute-puissance, sans espoir ni crainte.

De cette φύσις, les modèles mathématiques de la physique moderne, galiléo-newtonienne, ne fournissent qu'une version réductrice, quantitative. Les sciences modernes, qui empruntent largement les méthodes de la physique, soumettent telle ou telle section du Tout à l'étude pour en dégager des lois et intervenir dessus. Où la science peut se déployer en applications techniques — ce qui définit, proprement, la technologie. C'est là-dessus qu'a pu se développer une « écologie scientifique », que les « collapsologues », entre autres, ont érigée en fondement théorique de leur activité. Mais il ne s'agit plus de la nature, seulement de sa recombinaison techno-scientifique.

En réalité, si nous pensons la nature, nous la laissons être dans sa présence et son tragique constitutif : dispensatrice de vie pour un court laps de temps et de mort pour l'éternité. C'est l'essentiel de cette sagesse *naturienne* que partagent tous les auteurs répertoriés dans la bibliothèque verte. Pas davantage qu'un Morizot, « philosophe des manières d'être vivant », nous ne voulons plaquer sur la nature la grille des lois physiques (comme le fait le matérialisme scientifique). Écoutons cependant ce rhéteur :

« Tout retour à l'idée d'une Nature totalisante et normative, qui devrait imposer sa loi aux démocraties humaines, est politiquement réactionnaire : [d'abord] elle ne peut que braquer les héritiers modernes de l'humanisme, tout entier construit comme une émancipation à l'égard des transcendances<sup>11</sup>. »

Comme tous ceux qui s'échinent à diffamer les naturiens, celui-ci ne peut (ou ne veut) envisager une référence positive à la nature dépourvue de tout dieu séparé de la création, garant de l'ordre du réel puis de l'ordre moral. À ce compte-là, en projetant le dieu de la théologie dogmatique sur l'idée de nature, on gagne à tous les coups, en se parant en outre des vertus humanistes et progressistes.

Pour qui veut bien lire, pourtant, se dégage de notre bibliothèque verte une philosophie de la nature *cohérente*. Une intuition métaphysique (la nature comme totalité) nous conduit à une doctrine de la connaissance et à une morale (la raison ne saurait s'enchaîner à la puissance, elle doit s'ouvrir à la méditation sur la naissance et la mort, et guider la conduite humaine en conséquence) ; lesquelles soutiennent notre parole dans la controverse politique.

Toutes ces idées se sont, au fur et à mesure des lectures du bibliothécaire, orientées chaque fois par la recherche de la paire d'auteurs idéale. Une quête qui ne se réduisait pas aux limites d'une généalogie de l'écologie, de la défense de la nature ou encore des

---

<sup>11</sup> B. Morizot, « La philosophie comme restauration cosmologique », postface à John Baird Callicott, *Éthique de la terre*, Wildproject, 2020, p. 364.

« précurseurs » de tel ou tel courant « écolo ». Une forme s'est imposée à nous : procéder par duos, en essayant de sentir, puis de faire sentir à l'écrit, les résonances entre deux références que nous aimions, dont nous nous souvenions ou dont nous pensions qu'elles méritaient le détour.

De là quatre années de tâtonnements, de fausses pistes, de textes restés en machine faute de trouver la bonne association, mais aussi d'accords jubilatoires et de lectures roboratives. Ce qui ressemblait, vu de loin, à la rencontre d'un parapluie et d'une machine à coudre, relève après-coup de l'évidence. Comment avions-nous pu ne pas y penser ? Pris au jeu, nous avons cherché à éprouver cette impression de naturel dans les appariements, gage de pertinence de la recherche. Si les lecteurs, à leur tour, passaient de la perplexité au sentiment d'évidence, le pari était gagné, et d'autant plus forte l'incitation à poursuivre. Il en résulte cette bibliothèque des *naturiens*, puisque, comme déjà souligné, c'est le mot qui peu à peu s'est imposé pour désigner notre sensibilité commune.

Ce troisième volume présente des notices étendues jusqu'à la dimension de petits essais, car le bibliothécaire s'est pris de passion pour ses sujets d'étude. Et la passion prend la place qui lui est nécessaire. On le verra une nouvelle fois, les sources d'inspiration naturiennes excèdent les 250 ans de l'expansion industrielle en Europe (le brevet de la machine à vapeur a été déposé par James Watt en 1769), sans que nous n'ayons besoin de bomber le torse, la mine pincée, en fustigeant la « modernité blanche » ou l'« européanocentrisme ». Par-delà les distances et les époques, celles et ceux que nous reconnaissons comme naturiens partagent un air de famille qui rappelle que, même minoritaires et défaits, nous n'avons jamais été seuls à situer la liberté humaine dans le refus d'accumuler les moyens de la puissance.

Un mot encore sur la composition de la bibliothèque. Tout conservateur fait venir des livres, en promeut certains, en oublie d'autres. Il y a des trous sur les étagères, des titres que l'on aimerait trouver, d'autres dont on déplore l'absence comme une erreur majeure. Peut-être ce qui vient d'être dit sur le mode de composition par résonance, écho ou sérendipité apaisera-t-il ceux qui auraient attendu quelques références académiques ou des classiques du mouvement anti-industriel, voire des duos déjà consacrés. Bien entendu, il « manque » Ellul et Charbonneau. Mais à quoi bon répéter ce qui a déjà été établi par PMO<sup>12</sup> et que ressassent tant de journaux, éditions et sites amis ? Le problème n'est pas Charbonneau et Ellul, serait-on tenté de dire, mais le sacré transféré aux libertaires gascons. De même pour les Thoreau, William Morris et Giono, si traités ailleurs, mais tous plus ou moins présents au fil des notices comme des ombres bienveillantes.

Notre désir n'était pas de forcer le jeu et de tomber dans l'académisme, mais d'exprimer une sensibilité, des idées et un nom politique à contre-courant de la critique autorisée. Il y a leur nature, et la nôtre. Celle-ci se manifeste, en creux, par effet buissonnant, à partir de toutes ces vies parallèles. Le but de Pièces et main d'œuvre a toujours été, partout, de créer des essais d'enquêteurs, capables depuis leur lieu de vie de porter au jour, pour les contrecarrer, les avancées des nécrotechnologies. *Notre bibliothèque verte* répond à une

---

<sup>12</sup> Cf. « Charbonneau contre l'État totalitaire », 24 mai 2020 ; « Lisez Ellul ! Lisez Charbonneau ! », texte de Jean Bernard-Maugiron publié le 23 janvier 2017 ; ou encore « Ellul et Charbonneau contre la fabrication de l'homme-machine », pièce détachée n° 90.

intention similaire : diffuser les idées de celles et ceux qui ont choisi de vivre contre leur temps en défendant d'un même élan nature et liberté. Que pouvaient-ils espérer, confrontés soit à l'imaginaire de la puissance soit à un monde gagné au développement de la technologie ? Rien, sinon vivre dignement leur vie d'humains en accord avec ce qui vit autour d'eux. Maintenir vive la mémoire de ces vaincus : que cela reste le legs de notre bibliothèque verte, et que ceux qui le veulent en fassent autant.

**Renaud Garcia, juillet 2024**